

Psychanalyse et amitié

Petite histoire d'un non-lieu

par Thierry Hentsch et
Catherine Mavrikakis

Dans l'effervescence de certaines rencontres jaillissent des thèmes que nous mettons à l'eau comme des coquilles de noix livrées aux caprices de nos discussions sans être trop certains de leur destination. Celles et ceux qui nous suivent un peu régulièrement ne s'en étonnent plus, ils connaissent notre penchant pour la libre association.

Cette fois-ci l'aventure a pris un autre départ. Le thème que nous nous proposons plongeait ses racines dans une opposition tenace, une opposition entre amitié et psychanalyse, présente parmi nous depuis longtemps et que nous pensions pouvoir enfin amener sur la scène de notre théâtre guignol.

L'événement fondateur de cette opposition s'est produit voici bientôt dix ans. Nous parlions à bâtons rompus au petit-déjeuner d'une retraite collective sur les bords du Richelieu, lorsque la conversation révéla que deux d'entre nous étaient engagés dans ce qu'il est convenu d'appeler une thérapie analytique. Cette révélation, somme toute assez anodine, fit l'effet d'une bombe dans l'esprit d'un des nôtres, qui faillit tomber de sa chaise en apprenant que deux de ses proches recourraient aux services des professionnels de l'âme. C'était, disait-il, une injure à l'amitié, il en éprouvait presque un sentiment de trahison. La trahison ne venait pas tant de ceux qui avouaient avoir recours aux psy que de lui, l'ami, dont l'amitié n'avait su ni prévoir ni parer le coup. Ce recours trahissait la faiblesse d'une

amitié, la sienne, qui se révélait soudain à ses propres yeux incapable d'offrir à ses amis l'écoute et le soutien que ceux-ci sentaient devoir chercher ailleurs, dans le monde froid, inamical de l'institution.

L'institution, plus que la psychanalyse elle-même, était le véritable objet de cette révolte. Que penser d'une société où les liens d'amitié étaient impuissants à guérir les maux de l'âme, où la difficulté de vivre devaient être prise en charge par des corporations d'experts de tous acabit ? À quoi servaient donc notre groupe, les liens qui l'unissaient et la revue elle-même, finalement, si ce foyer critique que nous entretenions amicalement semaine après semaine ne dispensait pas notre *moi* d'aller penser son angoisse ailleurs ? La question était là.

Mais pour toutes sortes de raisons, le débat qui avait surgi ce jour-là, et qui allait prendre une récurrence presque lancinante, s'engagea sur la psychanalyse elle-même. Quoi et qui servait-elle ? Sa démarche contredisait-elle radicalement l'amitié ? De quelle maladie sociale était-elle à son tour le symptôme ? Dix ans de discussions et de désaccords entre nous, et rien dans la revue pour leur faire écho. Le moment était venu d'aérer notre dispute et d'y faire participer autrui. Son thème était tout tracé : comme nous ne voulions pas grossir la liste des *numéros spéciaux sur la psychanalyse*, « psychanalyse et amitié » nous paraissait offrir un angle à la fois inédit et susceptible d'attirer des contributions de la part de gens qui n'étaient pas forcément du métier ni même directement partie prenante à l'expérience analytique. Cette attraction se révéla rapidement problématique.

Au premier abord, le thème séduisait les gens que nous approchions par son côté inattendu. Passé la surprise il finissait toutefois par les laisser perplexes. La

plupart des textes qui peu à peu nous parvenaient évitait soigneusement l'amitié ou n'y faisait qu'une brève référence. De notre côté, la nécessité d'articuler publiquement ce qui n'avait jusqu'alors été qu'une dispute interne nous plaçait devant des difficultés croissantes. Était-ce bien la démarche analytique elle-même qu'il fallait « opposer » à la démarche amicale ? Quel intérêt offrait cette confrontation ? Nul doute que le « pour ou contre » de la psychanalyse mettait parfois nos rapports amicaux à rude épreuve. Nul doute aussi, pour certains d'entre nous à tout le moins, que l'expérience analytique transformait nos rapports avec les autres, amis et ennemis. Mais ces considérations ne permettaient pas de régler la question de l'incompatibilité.

Cette question, après tout, n'était peut-être pas la bonne, sans compter qu'elle impliquait un minimum d'entente préalable sur ses deux termes. Avions-nous de l'amitié la même idée ? Il nous arrivait d'en douter. Mais surtout, de quelle psychanalyse s'agissait-il ? Fallait-il s'en tenir à la théorie ou interpeller sa pratique ? Pouvait-on parler de l'expérience analytique sans en avoir au moins tâté ? Cet argument paraissait irrecevable à ceux-là mêmes qui, parmi nous, aurait pu l'invoquer en faveur de l'analyse.

Rien n'est plus puant que la prétention à parler d'un lieu que l'interlocuteur n'a pas fréquenté. Cette suffisance procède de la même facilité qui fait de toute objection à la psychanalyse l'expression d'une résistance inconsciente. Il n'empêche qu'avec la meilleure volonté du monde la question de l'expérience demeure tapie sous la table comme une mine difficile à désamorcer : la discussion de l'amitié, si difficile soit-elle, serait à la portée de tous, et celle de la psychanalyse réservée aux initiés. Cloison arbitraire qui anéantit toute possibilité d'échange. C'est bien parce que la démarche analyti-

que n'est qu'une des façons, et pas forcément la plus riche ni la plus fructueuse, d'entrer en contact avec ce qu'elle appelle l'inconscient, qu'elle est « défendable ». Aucun des « partisans » de l'analyse, parmi nous, n'accepte d'en faire l'instrument exclusif de l'exploration de soi. À bien des égards, l'analyse n'est qu'un pis aller, une béquille, une procédure révélatrice des insuffisances de notre philosophie, voire de son absence. Et, comme pour toute pharmacie, l'abus du divan — cette position somme toute assez confortable — peut devenir poison. Il y a moyen de s'y enfermer à vie. Que nos rapports sociaux et nos amitiés puissent en pâtir n'est donc pas exclu.

Mais, à l'inverse, ces rapports souffrent partout de l'incompréhension où nous sommes de nous-mêmes. Dans un monde qui prétend valoriser la personne, celle-ci montre souvent un zèle pathétique à s'ignorer. Tout, ou presque, pousse à cette agitation perpétuelle qui nous tient dans un éloignement de nous-mêmes dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne sert pas l'amitié. Dans cette perspective, la psychanalyse ne saurait figurer au banc des accusés. Elle apparaît au contraire comme *un des lieux possibles* à partir duquel reconstruire notre rapport au monde. De cette reconstruction, l'amitié a tout à gagner. L'analyse, il est vrai, ne va pas sans perte, sans une certaine désillusion, notamment, quant à la fusion amoureuse. Mais s'il fallait que cette perte soit celle de l'amitié ou de sa possibilité, il ne viendrait à l'idée de personne de la sacrifier sur le divan. Si amitié et psychanalyse s'excluent, l'amitié gagne à tout coup. Mais l'alternative se pose-t-elle ?

L'amitié est décidément ce que les animaux sociaux que nous sommes peuvent viser de plus haut. À moins de nous enfermer dans l'autosuffisance, nous ne voyons pas ce que nous pourrions mettre au-dessus.

Bien plus, comme le dit Aristote, l'amitié est le seul idéal possible du politique, il n'y a pas de possibilité de penser l'être ensemble hors de sa visée. Telle est la visée que nos sociétés ont probablement perdue de vue ou n'ont jamais eue, et dont l'absence font d'elles des amalgames de systèmes et d'intérêts. De cette absence la psychanalyse est, dans la société moderne, un des symptômes, pas la cause.

Il est clair que s'il y avait l'amitié, la psychanalyse, nous n'en aurions pas même l'idée. On dira que l'amitié, socialement parlant, a toujours manqué, et que l'humanité s'est longtemps accommodée de ce manque sans avoir recours au divan. Vrai. Pourquoi donc depuis un siècle et pas avant ? Nous n'en savons rien, nous supposons simplement que l'apparition du symptôme a quelque chose à voir avec l'aggravation de la maladie de l'homme occidental. Appelons ça, faute de mieux, la maladie du sujet. L'homme s'est trouvé profondément malade de s'être constitué en sujet, d'avoir voulu devenir paradoxalement un sujet maître. Maître de lui-même et du monde. C'est de cette superbe ignorance que la psychanalyse se manifeste en retour comme la tentative d'une autre quête, vieille d'au moins 2500 ans. La psychanalyse est elle-même le retour du refoulé le plus magistral. Magistère en raison duquel elle devient à son tour incapable de se comprendre elle-même. Dès qu'elle se met à professer, elle délire. Et c'est pourtant de cette impasse qu'elle mérite d'être pensée. L'intérêt de la psychanalyse, c'est son échec. Son échec, du moins, en tant que métathéorie. Il en va un peu différemment de l'expérience, vers laquelle il faut bien revenir ici; non pas pour en faire un argument mais un lieu de réflexion.

De l'expérience analytique, certains n'ont manifestement pas besoin pour comprendre qui ils ne sont pas

ni ce qu'ils n'attendent pas des autres. Et s'il n'y avait qu'une personne sur cent de cette espèce, nous serions déjà en marche vers un autre monde, où la psychanalyse ne serait que le souvenir d'un exercice devenu inutile. Il est d'ailleurs heureux qu'il y ait parmi nous des gens (espérons-le, de plus en plus nombreux) à n'en avoir pas besoin et qui forcent la psychanalyse à penser contre elle-même. Car dans le monde où nous sommes, elle ne vaut que comme contre-discours, comme antidote. Nous dirions subversion, si ce mot n'était pas déjà lui-même complètement subverti.

L'expérience analytique, pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'en passer, est une exploration qui, sans aucune garantie de réussite, permet notamment de retrouver le fil de l'amitié dans le dédale du monde moderne. Dans un monde où l'aveuglement à soi et à ses désirs est en quelque sorte devenu le combustible le plus nécessaire à la marche des affaires et au ronronnement satisfait de la société, la recherche d'une discipline intérieure est la condition *sine qua non* d'un rapport un tant soit peu réel avec l'autre. La psychanalyse est un des moyens — ni le seul ni le meilleur, encore une fois — de se mettre en route vers l'apprentissage de cette discipline. Les êtres d'exception se comprennent et agissent d'instinct. Les autres, la plupart d'entre nous, pensons et agissons en désaccord avec nous-mêmes, et c'est ce désaccord que nous pouvons tenter de comprendre et d'accueillir pour espérer offrir à ceux que nous persistons à aimer autre chose qu'une caricature de nous-mêmes : cette caricature que nous appelons sans y penser « l'expression de notre volonté ».

Cette écoute sans jugement, cette disponibilité dont l'amitié a tant besoin ne vont pas de soi, il ne suffit pas de vouloir les offrir. Nous ne pouvons réellement commencer d'en faire don qu'à partir de l'instant où

nous en devinons toute la difficulté. Qu'importe la satisfaction que procure à celui qui les dispense la certitude de ses bons sentiments, l'assurance de ses bonnes intentions ! Personne ne voudrait en toute conscience d'une amitié qui se nourrit de cette farine. La question n'est donc pas de savoir si d'être entourés d'amis nous évite d'avoir recours au psychanalyste (ou à tout autre professionnel du même acabit) mais si nous donnons effectivement quelque chose, et quoi, aux amis qui nous entourent, indépendamment de notre rapport (ou non-rapport) avec la psychanalyse. Et si la présence de nos amis ne suffit pas à nous épargner la nécessité d'aller en analyse, cette nécessité ne doit rien à nos amis et tout à nous-mêmes.

L'analyse commence souvent par faire prendre à l'analysant quelque distance par rapport à son entourage. Mais cette distance est justement ce qui lui permet d'y revenir en meilleure connaissance de cause. Non pas du tout en meilleure connaissance des autres, bien sûr, mais avec une attention accrue à ce qu'il se croit capable d'offrir et de recevoir. Car il s'agit bien toujours ici d'une croyance. Ne nous faisons pas trop d'illusion côté lucidité. L'analyse ne rend pas plus clairvoyant. Simplement, elle introduit à une sorte d'ascèse, à une forme de culture, au sens jardinier où le prenait Voltaire. Cultiver son jardin, oui, mais de manière à en faire le terreau d'une sorte de bienveillance. Une bienveillance attentive et sans complaisance.

Voilà à quoi peuvent se résumer les prémisses d'une discussion encore à venir sur « amitié et psychanalyse », et à laquelle ce numéro n'est pas parvenu à donner la résonance ni l'ampleur qu'elle mérite. Nous livrons donc ici des textes écrits en marge de ce thème manqué et peut-être impossible. D'où son titre un peu énigmatique : cet ami barré — en allemand FREUND —

où la suppression du N donne le nom du père fondateur. Ce qu'il peut y avoir d'ironique dans cette coupure ne vise que nous-mêmes, membres du collectif, et nullement celles et ceux qui ont généreusement accepté de contribuer à cette livraison et que nous remercions de tout cœur.

* * *

« La psychanalyse est inventée et achevée dans le siècle, elle a existé, elle existe. Notre responsabilité consiste à savoir ce que nous en faisons maintenant. Est-ce qu'on la met dans un tiroir et on ne s'en occupe plus ? Mais on peut aussi commencer à réfléchir pour savoir ce qu'on en fait. Est-ce qu'on est dans l'orthodoxie, on imite, on fait comme Lacan, comme Freud ? Ou est-ce qu'on commence à lire les textes, à les discuter, à les critiquer, à avoir une pratique cohérente avec cette critique ? Il faut prendre des initiatives et ne pas être dans des ritualisations. » À quoi peut servir la psychanalyse dans la société. Que devons-nous en faire ? A-t-elle un avenir ? C'est à ces questions que répond le psychanalyste lacanien Jean-Michel Vappereau dans une entrevue avec Véronique Dassas et Thierry Hentsch. Pour Vappereau, « la psychanalyse est politique », dans la mesure où elle rend possible une certaine lucidité sur le social, une lucidité qui peut être aussi une catastrophe, car elle dépossède le sujet. Comme la psychanalyse est un discours qui est différent des autres discours et que le but de l'analyse est la destitution du sujet, on comprend bien que les rapports entre la psychanalyse et le politique sont à penser. Il peut y avoir de nombreux différends entre eux, et la politique psychanalytique doit toujours aussi faire l'épreuve d'un chaos ou d'une certaine folie. Citant et

commentant Descartes, Kant, Aristote et de nombreux autres philosophes, se réclamant des mathématiques, Vappereau nous montre ici que la lucidité et la rationalité en psychanalyse se font dans l'épreuve du délire, de l'incompréhension et du possible malentendu, de la folie comme politique.

L'amitié a sûrement été génitrice de psychanalyse. En effet, comme le montre Patrick Cady, les relations de Freud et de Fliess, et de Freud avec Jung ne sont pas étrangères à la naissance et au développement de la théorie freudienne. Mais les liens psychanalyse/amitié ne sont pas simplement historiques ou encore de cause à effet. Pour Patrick Cady, la psychanalyse et l'amitié partagent une éthique commune, même si a priori le silence de l'analyste n'est pas transférable ou encore totalement pensable dans l'amitié. Néanmoins « n'y a-t-il pas des amitiés où le silence nécessaire à l'écoute est apporté par un seul des deux interlocuteurs? » Dans « l'alliance thérapeutique se joue la mémoire de toute alliance, une pratique de la transmission » que l'on peut voir à l'œuvre dans l'amitié. La psychanalyse comme rapport humain, partage avec l'amitié l'écoute fondamentale de l'altérité.

Quatre séances fictives, quatre histoires racontées sur le ton de la plaisanterie, du saute-mouton, du coq à l'âne permettent à la narratrice d'« Anecdotes » et à Laurence Jourde d'évoquer des moments courts, des pans de la vie où il y a eu rencontres ou rendez-vous (parfois peut-être manqués) avec la psychanalyse. Quatre séances où apparaissent et disparaissent des personnages de notre psychanalyse quotidienne : la sœur aînée à qui l'on veut plaire, l'ami qui vient de découvrir Lacan et ses nœuds et qui invite la narratrice à venir s'installer chez lui et à partager ses divans, la psy à l'oreille qui n'arrête pas de grandir et

d'accumuler les mots de l'autre et enfin « l'amie des jours gris, la reine de la quinine »; parce que « les jours plus sombres » elle devient celle des amphétamines. La psychanalyse pour la narratrice est peut-être cette amie dont elle dit « quand tout va bien, je ne l'appelle pas. Ça fait dix ans qu'on se connaît, elle ne s'en offusque plus. ». Quatre séances encore où quelque chose de la psychanalyse fait quatre petits tours et puis s'en va, mais réapparaîtra au détour d'une conversation ou encore au coin d'une rue, au hasard de la vie.

Ivan Maffezzini dans un commentaire du *Résistances* de Derrida réfléchit sur les couples imaginaires que Derrida forme avec Freud, Lacan et Foucault. C'est la force de résistance à certaines pensées qui est aux fondements de ces amitiés et inimitiés philosophiques. Maffezzini s'intéresse tout particulièrement à la résistance de la philosophie et de la déconstruction à la psychanalyse. Mais c'est sur un certain silence de Foucault sur la pulsion de mort et le principe de plaisir que Derrida et Maffezzini s'attardent. Faire parler l'ami mort, Foucault, pour avoir le plaisir de l'entendre répondre à Freud, c'est ce que fait Derrida dans son texte. L'amitié devient une invocation philosophique des morts, le ventriloquisme de l'autre.

C'est encore au père que jouent Thierry Hentsch et Catherine Mavrikakis, dans un texte où l'amitié les conduit à faire une psychanalyse-prothèse, à mettre en scène une parodie du divan où ils comptent dire toute la vérité. Et rien que cela. Profitant de la grossesse de Catherine, les deux interlocuteurs amis essaient de parler à bâtons rompus de la famille, des enfants, des parents, de l'enfant à venir, et du fils que Thierry a eu il y a quelque 27 ans. Tenter de sortir de la famille, de

l'Œdipe et la psychanalyse de l'institution, voilà le projet ambitieux que nous nous étions fixé à travers ce texte dans la bonne foi la plus aveugle. C'est aussi à une déclaration de paternité que joue Catherine à travers ses fantasmes d'être père. Mais, bien sûr nous n'avons pu ne pas nous laisser prendre au jeu et ne pas croire à la folie de nos dires...

Au moment de la rédaction de ce texte, la petite Savannah Lou est née depuis deux mois, elle pèse treize livres et se fout des mots que les bonnes ou mauvaises fées ont pu dire au-dessus de son berceau vide. La psychanalyse la rattrapera peut-être. Qui sait ?

« L'amitié en psychanalyse, n'existe pas ». Voilà ce qu'affirme Josée Leclerc en ouverture de son texte « Au non de l'amitié en psychanalyse ». Comme un ami pourrait supporter l'extravagance et l'excès de la demande que l'analysant adresse à son analyste ? « Je te demande tout, je veux tout, je t'aime », voilà ce que murmure ou hurle celui ou celle qui va en analyse, et la traversée de cette demande « incomblable » par définition ne peut se faire que dans le dispositif analytique d'où l'amitié est exclue. « Le sujet en analyse qui est perpétuellement en atteinte, vulnérable » découvre que, comme le dit Marguerite Duras, « aucun amour au monde ne peut tenir lieu de l'Amour. » Si l'on veut parler d'amitié, elle vient peut-être après l'analyse, comme un cadeau, comme la possible hospitalité de l'étranger en soi et de tout étranger.

Pablo Fuentes, dans un texte où il commente le discours de Derrida présenté aux États Généraux de la psychanalyse à Paris en juillet 2000, montre que là où il y a échec et résistances de la psychanalyse, l'Église peut prendre la relève. En fait, selon Fuentes, elle a toujours été là pour cela. Si pour Derrida, la psychanalyse a du mal à penser la cruauté, la religion pour

Fuentes, homme d'église, s'est toujours précisément penchée sur la question. La psychanalyse « n'a pas encore entrepris, et donc encore moins réussi à penser, à pénétrer et à changer les axiomes *de* l'éthique, du juridique, et du politique », dit Derrida. À quoi Fuentes répond simplement que l'Église n'a jamais cessé de s'atteler à une telle tâche.

Dans « Promenades au cimetière », Catherine Mavrikakis pose la question du deuil de soi, de ses symptômes, de son analyste, et de la psychanalyse pour que la vie prenne ses droits, se fortifie et de retrouve vigoureuse. Peut-on sortir de la psychanalyse ? S'en sortir tout court ? Et le divan-fantôme ne revient-il pas toujours un peu hanter ce qui en ont tâté ? Comment se débarrasser de la psychanalyse ? Comment l'enterrer pour de bon et simplement vivre ?

L'expérience psychanalytique... Cela tient de l'inénarrable, de l'ineffable. Et les analysés ou analysants prennent des airs entendus pour en parler, des airs initiés pas du tout prêts à dévoiler le mystères. L'expérience psychanalytique est-elle communicable ? De quoi est-elle faite ? Peut-on en finir avec son analyse ou garde-t-on toujours ce petit quelque chose, cet étrange regard sur soi que les autres n'ont pas ? Deux textes ici veulent parler de ça... Mais « ça » n'a pas l'air d'être facile à dire. Parce que peut-être que ça ne peut se dire que dans le secret de l'alcôve psychanalytique, dans le va-et-vient des silences et paroles du divan au fauteuil. Et si nous allions tous faire un petit tour sur le divan, partagerions-nous cet impartageable ? Le monde en serait-il meilleur ? C'est à cette question cocasse qu'en vient Suzanne Laurin dans « Comme l'auteure de sa propre vie ». Laurin parle surtout de l'intraduisible de son expérience du divan qu'elle compare néanmoins à la naissance de sa fille ou encore

à sa propre enfance. Mais c'est la relation à cette expérience qui peut se dire, car elle « se transforme dans la suite des choses » : elle vient éclairer les jours présents et à venir et devient ainsi sans cesse l'objet d'une réinterprétation, d'une exégèse. « Être comme l'auteure de sa propre vie », voilà ce que l'analyse donnerait. Le lecteur de soi est peut-être un mégalomane qui se fait croire par moments qu'il a tout écrit. Néanmoins, le « comme » donne ici la mesure de la distance envers soi que le divan octroie. Un écart, une impossible coïncidence où l'humilité du sujet reprend ses droits. Sans illusion.

C'est à la question du père que s'attaque Mélika Abdelmoumen. Fille de psy qui a mal tourné et qui a préféré devenir écrivaine, Mélika nous raconte son sentiment d'exclusion. Elle s'est toujours sentie rejetée de la secte des grands qui parlent derrière des portes closes, parlent à voix basse et murmurent des mots incompréhensibles. En égratignant de temps à autre l'imgo paternelle, en cherchant à démêler ce qui tient de l'héritage paternel de ce qui y échappe, en commençant une réflexion sur soi-même sur le divan et dans ses textes, Mélika a compris qu'elle s'était elle-même construit son symptôme de rejet. Comme quoi, on ne sort pas aisément de la psychanalyse, surtout lorsqu'on est tombée dedans dès le plus jeune âge. Comme quoi aussi, on reste toujours un peu la fille de son père psy.

Suzanne Jacob dans « Et puis, puits sans fond » se demande ce qu'il en aurait été de la passion de sa mère pour Schumann si elle était allée en analyse. Mais vite, elle abandonne cette question qu'elle juge oiseuse, et se demande ce qui serait advenu de sa mère si celle-ci avait mis son chapeau trois fois la semaine, passé le seuil de sa maison et couru vers le divan. Dans ce texte

qui se garde bien de conclure, Jacob qui n'a jamais été en analyse, « qui est restée sur sa faim » psychanalytique, n'arrive pas imaginer ce que l'expérience du divan aurait donné ou ôté à la vie de sa mère et ce qui en aurait été d'elle-même. L'hypothèse de Jacob se donne comme un vertige sans fin, comme si l'analyse pouvait ne pas être une donnée insignifiante dans la vie des êtres, comme si elle nous permettait de croire que tout aurait pu être autrement. Pour le pire, et le meilleur...

Rendre hommage à Derrida et à ses « Politiques de l'amitié » voilà ce que Theodor Weisenstein fait en déclinant de toutes les façons possibles le célèbre : « O mon ami, il n'y a nul ami » et en le triturant jusqu'à la plainte d'une surabondance d'amis. Weisenstein ainsi s'interroge sur la différence sexuelle et l'amitié, sur le genre (bon ou mauvais)de l'ami, et sur les genres d'amitié possible. Convoquant Nietzsche et Lou Salomé, Weisentein réfléchit sur le pas encore de l'amitié entre hommes et femmes, sur le possible à venir des amitiés féminines et enfin sur l'impossible amitié entre hommes.